

LA MORT DE L'ÉRABLE

Simple récit sur l'âme douce des choses.

Abritant le sentier d'une ombre tutélaire,
Près du petit ruisseau dont l'onde bruissait,
Calme en sa majesté, fier, noble et séculaire,
Ainsi qu'un grand seigneur, l'Érable se dressait.

Au pied de ce vainqueur des plus rudes tempêtes,
Passait, bordé de fleurs, le Chemin des Amants.
C'était aussi celui des rêveurs, des poètes,
Car le cœur et la lyre aiment ces lieux charmants.

Lorsque les fiancés, sous les complices branches,
Echangeaient en serments l'espoir des tendres vœux,
Sa sève bouillonnait aux mots des lèvres franches...
Et l'ancêtre jamais n'a trahi leurs aveux.

Le pâtre blond qui rêve à la pâle anémone,
Le morne laboureur et le bourgeois cossu,
Le chemineau mangeant le pain dur de l'aumône,
Tour à tour s'endormaient sur le tertre moussu.

Lorsque avril aux bourgeons ajoutait la dentelle,
Les voyageurs du ciel, au sein de l'arbre aimé,
Y construisaient leurs nids pleins d'oiseaux en tutelle,
Et c'est là qu'on chantait le mieux, au mois de mai.

Pour le repos du soir, à l'heure monotone,
Le vieil arbre berceur, les bras chargés d'enfants,
Devenait un aïeul qui dans l'ombre chantonne,
Pendant qu'au loin, le vent sonnait ses olifants.